1
Apocalypse Lili

Lili est rentrée de vacances le 15 août, et il s'est mis à pleuvoir.

À la tombée de la nuit le vent était monté soudain, la tour avait commencé à siffler.

– On va s'envoler ! s'était exclamée Mouna en rapatriant tous les gosses du couloir dans son appartement.

Ma sœur venait à peine de poser ses bagages dans le salon quand le ciel incolore depuis des semaines s'est brusquement chargé d'encre. La lumière s'est obscurcie dans la pièce, et ma sœur et moi avons observé par la fenêtre le paysage qui basculait dans le chaos.

J'ai cru une seconde qu'allait surgir à l'horizon l'une de ces tornades comme on en voit à la télé dans les campagnes américaines où je rêve d'aller. Puis je me suis reprise.

Les tours de chez nous n'autorisaient pas les typhons à monter vers le ciel, et les nuages noirs, accrochés en haut des cités, se sont déchaînés à coups d'éclairs, puis se sont abattus sur les gens en torrents de larmes.

En bas, les Balbyniens ont couru dans tous les sens, affolés. On a entendu des cris effarés monter jusqu'au quinzième étage.

Le lendemain matin, devant sa loge, Mme Simoes, le nez dans le ciel blanc à nouveau blafard, dirait : « Lou, c'est l'Apocalypse. »

Je ne m'y connaissais pas trop en « fin du monde », mais le même scénario étrange s'était ensuite répété à l'identique tous les soirs, jusqu'à la rentrée.

Avec le recul, il me semble que cette anomalie climatique a contribué à retarder le moment où Lili et maman ont recommencé à s'engueuler.

Nous étions en train de sauver les rosiers du balcon de la noyade quand ma mère a surgi sur le paillasson, ruisselante. Elle tenait à la main un parapluie

acheté in extremis à la cafétéria de l'hôpital. Il lui manquait déjà une branche.

Elle a traîné ses pieds, floc-floc, jusqu'à la salle de bains. Dans l'urgence nous avons tiré le fil au-dessus de la baignoire, étendu son linge. Puis j'ai sorti les quelques restes du frigo.

Maman s'est assise à table en peignoir, une serviette enturbannée autour de la tête. Elle s'est servi des pâtes.

– On n'a jamais vu ça, a-t-elle soufflé. En une heure, on a été débordés. Avec tous les médecins en vacances en plus, on ne savait plus à qui s'adresser.

Sa serviette en équilibre périlleux menaçait de s'effondrer sur son visage mais maman ne paraissait pas s'en soucier. Elle a tendu le plat à Lili qui portait en couleurs ses vacances sur le visage.

– J'ai commencé le ramadan.

Maman a posé sa fourchette.

Ça a fait clic.

Lili a ouvert plus grand ses yeux. Maman l'a regardée. Lili aussi.

Lili frondeuse et sainte à la fois…

Un éclair a traversé la pièce, puis il y a eu un silence.

– On bouffera deux fois plus le soir alors ?

Ma voix m'a paru sonner très fort dans la pièce.

– On dit pas bouffer, Lou, a murmuré maman.

J'ai piqué un fard.

Ça y est.

Plus personne n'avait envie de rire.

Je me suis demandé si le retour de l'enfant prodigue allait tout de suite basculer dans le film d'horreur, puis j'ai concentré toute mon attention à me resservir des pâtes, au cas où une troisième guerre mondiale éclaterait dans l'instant.

Maman s'est murée dans un silence épuisé. J'ai cru déceler un clin d'œil de Lili quand elle m'a tendu son assiette.

– T'inquiète, Lou. Je m'occupe de tout.

À ce moment-là mes signaux d'alerte ont commencé vraiment à clignoter.

Colonisation possible du territoire…

Réquisition de matériel personnel…

Travaux forcés par solidarité fraternelle…

Lili adorait me faire profiter de ses bonnes résolutions. Jogging deux fois par semaine, Contrex au petit déjeuner, test d'épilation à la cire : le printemps avait été rythmé de ses « T'inquiète, je m'occupe de tout », et il m'avait fallu développer des ruses de

Sioux pour me dérober à mes obligations de cadette. J'attendais donc l'habituel plan de bataille, l'annonce de la stratégie qui allait mettre une fois encore toute la maison au pas.

Au lieu de quoi, je vis Lili gratter la casserole et piquer avec sa fourchette les dernières pâtes une à une.

Lili mangeait et ne disait rien.

Bizarrement, ce soir-là, ma sœur ne s'embarrassa d'aucune explication. Maman se leva d'un bond ; sa serviette venait de s'effondrer sur son visage. Elle partit sans un mot sécher ses cheveux dans la salle de bains, et Lili débarrassa son assiette, en allumant la télévision.

De retour dans mon lit, j'observais les rafales de pluie qui éclaboussaient la vitre. Le soleil se couchait derrière des strates de nuages noirs. Une force sombre semblait sur le point d'avaler le paysage, et le spectacle était saisissant.

Au printemps, malgré les recommandations de ma mère, j'avais collé mon lit le long de la vitre, et un soir comme celui-ci il me semblait que j'habitais une partie du ciel. À l'abri dans ma nacelle étanche, suspendue au mât d'un grand navire, j'apercevais le monde d'en haut.